

La Cocarde de Barrès

Extrait : chapitre V

Henri Clouard

1910

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2010 —

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

[...]

V. — Charles Maurras

Dans un temps de fièvre, encore que réduit presque tout entier à une sorte de passive féminité, dans un temps d'excitation nerveuse et de laide folie, Charles Maurras est apparu comme le restaurateur des puissances intellectuelles. Maurras, c'est avant tout un cerveau. Quelques jours après que le journal eut publié des extraits de cette préface du *Chemin de Paradis* écrite à la louange du fini, du nombre, du parfait, il notait à propos du sénateur Bérenger, qui certes ne vola pas son surnom de Nicodème octroyé par l'abbé Coignard : « la première des vertus a son siège dans l'intelligence, et elle consiste à raisonner proprement¹ ».

Ce n'est pas une vertu de l'époque, que terrasse la « maladie de la peur » ; Maurras écrit sur les « phobies », dans *La Cocarde*, une page vigoureuse :

... Dante disait que l'homme, privé de la raison, est voué à l'état des bêtes, la *bestialité*. Dante ne se trompait que par excès de hâte : il est certain que, délivrées des chaînes logiques, nos émotions peuvent susciter momentanément d'assez nobles vertus, la pitié, la bonté, l'enthousiasme encore ; mais ces beaux feux ne durent pas ; ils s'éteignent lorsque nos nerfs ignorants et débiles nous ayant entr'ouverts à toutes les forces du monde, rien ne protège plus leur flamme contre ce flot toujours croissant de l'extérieur. Le monde a vite fait de nous manifester de combien de façons il est plus fort que nous, sitôt que nous sommes découverts et dénués de notre raison.

L'Espace alors, considéré dans son immensité, nous communique ses vertiges ; la forêt nous impose l'inquiet effroi de toute sa profonde complexité ; la mer, de son caprice innombrable et changeant ; la terre, de son cœur avare, de son âme insensible et dure. Abandonnés de la raison, nous perdons ainsi la mémoire de tout ce qu'inventa cette séculaire raison pour triompher des hostilités de l'univers : des charrues qui forçaient la terre ennemie à fleurir, des vaisseaux triomphant des conjurations de la mer, des haches qui fendaient les plus sombres forêts, des palais et des tours ornés de rampes et de terrasses qui donnent à nos membres un ferme point d'appui à d'invraisemblables hauteurs et qui eux-mêmes font des menaces au ciel. L'homme abruti, je veux dire l'homme moderne, n'ayant conscience que de son unique qualité d'animal, ne manque pas de se découvrir ce qu'il est (une fois mis hors de la réflexion), le plus faible et le dernier des animaux. Notre humanité ne vaut guère que par les fonctions supérieures du

¹ 15 décembre 1894.

cerveau ; le reste en elle est médiocre. Toute maladie de la peur n'est que la prise de conscience de cette médiocrité trop certaine ; et c'est un abandon en masse de la prérogative intellectuelle qui rend possibles nos épidémies de peurs malades, nos phobies. Au x^e siècle, toutes les belles lumières antiques s'étaient éteintes ; au quinzième, la sagesse scolastique avait dévié misérablement ; et enfin, de nos jours, du propre aveu d'un philosophe plein de respect pour l'âge moderne, d'Émile Hennequin, la dépression du sens logique fut le trait distinctif des peuples de langue française depuis cent cinquante ans.

Il est vrai : la vie intellectuelle du plus philosophe et du plus actif des peuples s'est réduite, depuis ce temps, à ne recevoir que des images concrètes, des faits colorés, à peine dessinés avec maladresse, peu classés, dénués de signification. Est-ce la cause, est-ce l'effet du même phénomène qui se peut observer dans la vie sociale ? Là aussi on a pris l'habitude de se contenter de subir ; tout est devenu irréfléchi et mécanique, jusque dans le corps de l'État où des séries de fonctionnaires plient l'échine et le col les unes devant les autres et deviennent de simples courroies de transmission. Ainsi les individus cessent de penser et les anciens centres de pensée collective (famille, commune, province), on les a tous détruits.²

Est-ce donc le même homme qui se plaint que le charme des vers de Maurice Bouchor l'empêche de détester sa philosophie, qui est détestable ? qui admire la sagesse de Gyp ? qui félicite Édouard Rod d'avoir commis un péché, c'est-à-dire d'avoir écrit du bien de l'amour et fait ainsi murmurer « le petit Tout Genève³ » ? Les lecteurs d'*Anthinea* savent quelle passion d'artiste possède Maurras. Il est d'ailleurs presque faux de distinguer chez lui la sensibilité d'avec la raison. Il a véritablement rendu la raison à son rang de déesse, immortelle sereine, mais échauffée et colorée de toutes les ardeurs de la vie.

C'est le vœu de tous les lettrés que les études dispersées dans la *Revue encyclopédique Larousse* et dans la *Gazette de France* se trouvent un jour réunies en volume. Maurras critique littéraire, je ne vois dans notre époque personne qui l'égale : si trop peu de gens encore en sont informés, c'est que même sur ce terrain il a paru redoutable à l'étranger de l'intérieur, maître de l'opinion. Nous avons là dessus le témoignage de Barrés :

Dans l'ordre littéraire, c'est Maurras qui a commencé la campagne contre le romantisme, contre ce qu'il y a de peu français et de peu durable dans cette éblouissante flambée littéraire. Cette critique classique peut servir de point d'appui très vigoureux pour nos études.

² 5 mars 1895

³ 1^{er} février 1895

Le nationalisme, en effet, ne doit pas être simplement une expression politique : c'est une discipline, une méthode réfléchie pour nous attacher à tout ce qu'il y a de véritablement éternel et qui doit se développer d'une façon continue dans notre pays. Bref, le nationalisme, c'est un classicisme, c'est dans tous les ordres la continuité française. ⁴

La critique fut toujours pour Maurras autre chose que la reproduction des tables de matières enguirlandées d'adjectifs qualificatifs. Avec quel amour fraternel il cherche dans les plus ternes des livres une étincelle ! Comme il sait évoquer en tous une vie presque humaine, une vie intelligente et cependant physique, une chair et une volonté ! Il semble dans ses commentaires le maître d'un jardin qui se plaît à faire goûter des fruits cueillis à propos. C'est qu'il n'est pas celui qui, du dehors, décrit de son mieux ; l'égal de l'auteur, s'il ne le passe, il s'installe dans le livre et le comprend dans toute son intimité. Il est le seul, depuis Sainte-Beuve, dont on puisse écrire qu'il examine les candidatures au génie.

Non content de forcer l'écorce, un tel critique pénètre jusqu'à la moelle d'une œuvre, d'où il fixe, comme du centre de création, la figure des idées de l'auteur, sa logique intérieure, le sens de son ouvrage, ses parentés spirituelles, ce qu'il offre d'assimilable à l'homme permanent. C'est choisir sans trêve. C'est explorer, sentir et choisir pour montrer le beau et le laid. C'est donc exiger une confiance infinie. Maurras évidemment nous impose à propos de chaque livre analysé un choix entre les deux ou trois attitudes humainement possibles. Il ne doit tant d'intérêt et de vie qu'au magnifique parti pris où sa richesse propre, les intuitions et le savoir du génie, s'accordent avec le sens de la hiérarchie universelle et avec une sagesse constructrice qui culmine dans la grande expérience humaine.

Ainsi a pu devenir féconde et véritablement créatrice cette antique critique de sentiment et de jugement que Maurras a préférée aux vains enregistrements de la critique dite scientifique. Historien exact, logicien contre lequel personne n'a eu raison, artiste à qui la substance du monde abrégée dans les livres fournit encore une essence de beauté, Maurras fonde, en outre, une hygiène et prétend restaurer l'homme normal dont les lettres classiques organisèrent le type. À *La Cocarde* spécialement, il commençait de reformer parmi nous une élite, selon ce classicisme français qui, né dans notre race, peut faire le plus naturellement le bonheur de notre art.

Traitant un jour ⁵ du nationalisme littéraire, il proteste contre la définition du génie français que tente un Sarcey ; il nie toute influence étrangère pour un La Fontaine, un Molière, un Racine. Encore pourrions-nous accepter des

⁴ *Scènes et Doctrines du Nationalisme.*

⁵ 29 novembre 1894.

influences italiennes ou espagnoles, qui ne nous font pas sortir de la famille gréco-latine : mais que tirer des lettres anglo-germaines et scandinaves ? Si l'on répond que nous en avons reçu le romantisme, Maurras se fait fort de montrer que le romantisme n'a pas laissé une œuvre vivante, solide et pure, pas « autre chose qu'une flottille de débris et de misérables centons ».

Une autre fois, découpant cette note dans un *Voguë* de la *Revue des deux mondes* : « nous sommes contraints de reconnaître qu'il est suisse, le sang qui coule depuis un siècle au plus profond de nos veines littéraires⁶ », il ajoute : « sérieusement, c'est là une des plus graves remarques qui aient été faites en critique littéraire depuis longtemps ».

Aussi une impression de nationalisme très nette se dégage-t-elle de la collection de cette « Vie intellectuelle ». Maurras, quand il l'eut achevée, put se rendre ce témoignage non seulement d'y avoir « associé pas mal de réflexion à beaucoup de passion », mais surtout d'y avoir fait sentir la nécessité des traditions, non sans avoir respecté toutefois un légitime internationalisme : « Justement, en raison du mépris que nous inspirait à Paris le métèque arrogant et vil, nous nous appliquions à relever ce qui paraissait d'éminent parmi les races étrangères et, par exemple, nous avons suivi d'assez près le développement de Frédéric Nietzsche⁷ ».

Par-dessus tout attentif au maintien de nos qualités nationales et aux possibilités de renaissance classique, il indiquait d'un trait, à propos, par exemple, d'un beau poème de Raymond de La Tailhède, les rapports de l'élément lyrique avec le rationnel, et notait que « l'art français revient à ce rationalisme qui a fait autrefois sa force et sa raison⁸ ». Voici, au surplus, quelques citations :

Être « voltairien » a, par bonheur, passé de mode ; il redevient permis à de libres intelligences de parler avec admiration, avec délices, avec amour, de ce prodigieux écrivain et, quoi qu'on veuille dire, de ce grand philosophe, sans être soupçonné de s'annexer par là à de petites Églises, plus despotiques et plus ombrageuses que ne le fut jamais la grande. On peut nier le Fabricateur souverain, le suprême Horloger, et aimer Voltaire. On peut aussi aimer Voltaire, et baiser la mule du Pape. Déisme, anti-catholicisme, ces anciennes significations se sont retirées de son œuvre, et nous gardons l'indélébile souvenir des modèles d'art intellectuel qui y sont enfermés.⁹

⁶ 1^{er} janvier 1895.

⁷ 7 mars 1895

⁸ 11 novembre 1894.

⁹ 25 octobre 1894.

À propos de *Domaine*, le chef-d'œuvre de Paul Arène :

Observez comme l'architecture, la composition du récit, la trame des phrases, la qualité du goût sont de bonne race française. Ce qui m'y semble emporter tout, c'est la riche, discrète et vive intelligence. Selon un mot connu de M. Charles Morice, nous ne rencontrons là que des « sentiments pensés ». Eh! oui, Médéric pense son désir, au soleil torride, comme il pense le chant des rauques cigales, au point de comparer l'idée que s'en forma Virgile avec celle que s'en formait Anacréon. La netteté « académique », je supplie qu'on prenne ce mot au sens platonicien, la clarté, le relief pur d'un groupement de sentiments ou de sensations exprimés, c'est là, sans plus, ce qui distingue une race philosophique, une race qui sait abstraire et généraliser.¹⁰

La Cocarde publiant en feuilleton *Le Médecin des dames de Néans*, Maurras présente l'auteur, M. René Boylesve, en ces termes :

Ceux d'entre nos lecteurs qui suivront feuille à feuille le conte philosophique plein d'humour, de trait et dégoût que René Boylesve vient d'écrire pour nous, les lecteurs du *Médecin des dames de Néans* seront aisément convaincus que nous n'avions point tort peut-être d'espérer et de prédire à très bref délai la renaissance des qualités les plus anciennes et les plus précieuses de notre esprit français.¹¹

Ayant à parler de *Passé l'amour*, reparu depuis sous le titre de *La Double Confession*¹², il rappelle les délicieux vers de Le Goffic, ses origines mi-bretonnes, mi-vénitiennes, et que « c'est en un esprit tout latin que l'âme celte aura trouvé la conscience nette de ses songes confus, de ses troubles désirs » ; puis il loue le roman cette « phrase française », « la phrase de raison, la phrase de pensée où les sentiments, les émotions, ne s'expriment que filtrés et sublimés par l'intelligence, et cette phrase, articulée sévèrement (ces articulations sont de beaux ressorts d'éloquence) nous laissant voir tout au travers, des jeux d'ellipses, vives, fines, de la tradition la meilleure. »

Mais voilà qu'au dernier moment notre ami a pris garde que ce livre ainsi fait était trop bien écrit pour ne point amener tous les sots de notre âge ; par un mouvement de faiblesse que je condamne, il l'a antidaté ; il nous donne ce livre pour un manuscrit retrouvé et remontant à l'an de Jésus 1819. Je mets tous nos lecteurs en garde contre cette imposture née des scrupules d'un écrivain trop parfait : « Il y avait encore, en 1818, un langage, des mœurs et une

¹⁰ 21 décembre 1894.

¹¹ 24 janvier 1895.

¹² Nouvelle Librairie nationale.

politesse ; mais le romantisme commençait bien de les gâter... » Phrase que les annotateurs de *Passé l'amour* seront, dans un siècle, obligés d'interpréter par des remarques historiques : « Il n'y avait plus, diront-ils, de langage, de politesse ni de mœurs, vers 1895 ; c'est pourquoi les bons écrivains et les philosophes sensés n'eurent souci que de remonter cette pente affligeante du romantisme ; ils sauvèrent ainsi leur nation de la barbarie. Mais Charles Le Goffic usa de stratagèmes pour se déclarer avec eux. » Ainsi parleront vos scolastes, mon cher Goffic ; car ce que vous nommez, avec une aimable pudeur, des grâces de rhétorique un peu fanées, ces grâces et ces fleurs auront bientôt repris tout leur frais naturel. Loin donc qu'alors on vous reproche d'être resté fidèle à l'immortelle essence de nos lettres et de notre langue, on déplorera seulement que vous n'ayez pas tout à fait rompu avec ce suisse horrible de Jean-Jacques, et l'on s'amusera à noter dans *Passé l'amour* les feux mourants du romantisme, déjà si pâle et déclinant derrière la colline.¹³

Une âme si riche, si sensible et si généreuse, soutenue des plus fermes disciplines de la raison, devait assurer à Maurras un rôle prépondérant dans le journal. On ne voit pas qu'il ait exercé une action spéciale sur ses collaborateurs ni qu'il ait imprimé une direction à *La Cocarde*. Mais il y établit quelques assises de sa doctrine future.

¹³ 5 mars 1895.

